

7^{ème} forum Adolescences Comment faire de ma différence une force ?

Synthèse des Tables rondes

Mai 2011

« Qui aurait pu imaginer, il y a 7 ans, l'ampleur, le succès, l'enthousiasme qu'allaient engendrer les forums Adolescences auprès des élèves, des équipes pédagogiques, des experts de l'adolescence ? »

C'est en ces termes qu'Emmanuelle Quilès, Présidente de Pfizer France ouvre, ce 18 mai 2011, le 7^{ème} forum Adolescences. Après un hommage au Pr Claude Griscelli, auquel il succède, le Pr Philippe Jeammet, nouveau président de la Fondation, souligne en introduction le caractère unique en France du forum, dans lequel les adolescents sont parties prenantes de la construction des échanges et des débats. Cette mobilisation est le fruit d'un partenariat majeur avec la direction générale de l'enseignement scolaire, de l'Inserm et de la direction des programmes éducatifs de France 5, qui a rendu possible pour la première fois, la diffusion intégrale et en direct du forum sur sa Web TV Curiosphère.tv.

Seconde étape dans un cycle de 3 ans consacré aux différences, et exploré pour sa première édition en 2010 sous l'angle des relations filles-garçons, le thème de la différence comme vecteur de bien-être ou de mal-être a donné lieu, pour ce 7^{ème} forum, à la mobilisation de 10 Académies (Aix-Marseille, Amiens, Besançon, Bordeaux, Caen, Guyane, Lyon, Nantes, Strasbourg, Toulouse), 48 lycées et plus de 2 000 élèves en amont du forum national. Un travail soutenu par les équipes pédagogiques, des médiateurs, un forum de discussions, une plateforme internet interactive et une enquête exclusive d'Ipsos santé qui sera commentée tout au long des 4 tables rondes à Paris. Fidèle et complice, pédagogue et investigateur, Michel Field animera avec beaucoup de sensibilité cette journée de débats.

TR1 : Etre ou ne pas être, une question d'image ?

L'image du corps est-elle devenue la condition d'une identité « acceptée », un nouveau constituant du bien-être des adolescents ? Soumis aux influences de la mode, de leurs pairs, des médias, les adolescents se construisent une image. Faite d'éléments immatériels et subjectifs, cette image « distingue » et protège. Elle s'affiche comme elle se triche, notamment par l'intermédiaire des réseaux sociaux.

Pour débattre de ce thème, comme ce sera la règle pour chaque table ronde, 3 adolescents « rapporteurs » et 3 experts se retrouvent sur scène pour une heure de dialogue : **Sylvain SANESTI-SANCHEZ**, du lycée Marie-Madeleine Fourcade à Gardanne (Académie de Marseille), **Viktor MALESEVIC**, du lycée Georges Cuvier à Montbéliard (Académie de Besançon), **Samantha MIGNON**, du lycée Marcel Dassault à Mérignac (Académie de Bordeaux), **Patrice HUERRE**, pédopsychiatre, **Dominique PASQUIER**, sociologue, et **Véronique NAHOUM-GRAPPE**, anthropologue.

Sur le plateau, les jeunes affirment que l'image est une préoccupation majeure, comme leur rapport à la norme. Cette norme qui est fluctuante, subjective et présente ; « mais si on donne une mauvaise image de soi, on est mal vu par la société... il faut s'infiltrer tout en gardant sa singularité ». Normal, souligne Patrice Huerre, cette question de la norme et de sa différence est très présente à l'adolescence, et en particulier au collège au moment de la puberté. Cette différence de soi doit être intégrée avant de la comprendre et l'admettre chez les autres.

« Les hommes ressemblent plus à leur temps qu'à leur père »

Cette observation de l'historien Marc Bloch rappelle que la question « des miroirs » se pose dans les sociétés modernes. Et si la femme « ronde » était un canon de beauté au 18^{ème} siècle, remarque Michel Field, l'image de la juvénilité s'impose dans notre société. L'injonction d'être beau, selon Véronique Nahoum-Grappe, renvoie aujourd'hui à la minceur et semble exclure de toute histoire d'amour l'homme ou la femme « grosse ». Dominique Pasquier remarque que la télévision est devenue un vecteur international de circulation des normes, qui rend les adolescents assez semblables de Rio à Paris ou de Prague à San Francisco. Pour autant, Internet et les réseaux sociaux permettent aux adolescents de s'extraire de cette tyrannie de l'image. « Pour donner l'image que l'on veut de nous, et pas forcément l'image de ce que l'on est », complète un des jeunes sur le plateau. Internet soustrait finalement du regard des autres. Mais pour se construire, l'adolescent a besoin du retour d'image que fournit le groupe d'amis, de pairs, remarque Patrice Huerre.

« Suis-je normal ? »

La question que se posent beaucoup d'adolescents est de réussir à étalonner sa propre normalité.

L'enquête Ipsos Santé¹, commentée chaque année par **Laïla Idtaleb**, apporte des éléments de réponse. « La différence est partout : 8 adolescents sur 10 ont au moins une caractéristique qui fait différence » (taille, poids, couleur de peau, maigreur ou grosseur...). Pour autant, seulement 36% des ados se sentent différents. « Ils sont en tension entre leur envie de différence et leur envie de normalité ». 9 adolescents sur 10 accordent beaucoup d'attention à leur « look », la moitié pour se conformer au groupe, l'autre pour avoir un look différent, mais avec ceux qui partagent leurs préférences. Dernier élément de synthèse, un adolescent sur 2 dit avoir des complexes par rapport à son corps. Les filles se disent plus concernées, bien que parmi la moitié de celles qui disent avoir des kilos à perdre, 8% seulement seraient objectivement confrontées à un problème de poids.

La scène virtuelle qu'offre Internet permet de se comparer à d'autres mais ne résout pas la question de se découvrir soi-même « seul devant la glace, explorateur d'un nouveau lui-même », comme le remarque Patrice Huerre. Pour Dominique Pasquier, l'élément le plus discriminant est l'isolement

¹ Etude pour la Fondation Pfizer, en regards croisés entre adolescents et adultes sur un échantillon national de 1600 personnes représentatif des populations adultes et adolescentes.

social. Celui qui n'a pas d'ami est rejeté de tous et maintenu au bas « de la hiérarchie des prestiges ». L'image du corps, objet d'attention ou de rejet, est clairement une préoccupation du collège où être différent est davantage vécu comme une « anormalité ». Le lycée accueille mieux les identités singulières remarque l'un des jeunes, il offre aussi plus d'options culturelles. La différence psychologique, qui est la plus difficile à appréhender « au premier regard », sera la plus délicate à gérer dans les années lycée.

Le look, pour être visible ou invisible ?

Autre élément de construction de « l'être », la musique. Véhiculée au niveau international, elle contribue à créer des groupes identitaires. Le fameux « look » permet à la fois de ne pas être invisible - d'exister dans un groupe qui a ses codes vestimentaires, musicaux, sociaux - et d'offrir une protection qui laisse à l'adolescent le temps de découvrir son identité véritable. Paradoxe de la mode, qui impose d'être un peu comme tout le monde, mais de conserver une part de différence.

Pour le Pr **David Le Breton**, sociologue et anthropologue, grand témoin de cette table ronde, l'apparence d'unité du « continent » de l'adolescence ne doit pas masquer qu'il est aussi « un univers d'archipels, dans lequel il y a beaucoup de solitudes, de haines parfois, dans lequel on a à définir sa différence ». L'individualisme du monde impose à chacun de définir lui-même le sens et la valeur de sa vie. L'entrée dans l'âge adulte se fait sans lignes d'orientations, chacun doit s'inventer soi-même dans un monde où les aînés ont disparu, tant ils s'identifient eux-mêmes à la culture adolescente. « Nous baignons dans une identité juvénile qui a colonisé le marché culturel... et rendu invisible les modèles identificatoires ».

« La fiction peut-elle rendre heureux ? »

En ouverture de débat, Philippe Jeammet souligne la chance qu'offre aujourd'hui - bien plus qu'il y a plusieurs décennies - la liberté des choix identitaires auxquels les adolescents ont aujourd'hui accès, à la différence des générations précédentes... La co-construction d'une image de soi fait courir des risques, comme celui de la souffrance, qui pourrait apparaître comme une option identitaire de l'adolescence. « Mais on ne choisit jamais d'aller mal ; il n'y a pas de fatalité à cela ». L'enjeu de la construction de soi est celui de l'épanouissement et « l'on peut toujours aller mieux ».

Dans la salle, les jeunes renchérissent ces propos : vraies questions sur la pression de la mode qui « renvoie au paraître, à la fiction de nous-mêmes que l'on renvoie aux autres ; peut-on être heureux quand elle ne montre pas ce que l'on est vraiment ? ». Oui, répond Patrice Huerre, tant que cette image protège. Mais cela devient un problème lorsque des jeunes s'enferment dans cette image. Face à une dissonance entre l'être et le paraître, la solution sera, peut-être, de changer d'établissement pour se construire une nouvelle image, plus conforme à ce que l'adolescent est devenu. Pour apprivoiser ce que l'on est, « il faut accepter d'essayer différents masques, différents personnages » ajoute David Le Breton. Ces tentatives identitaires sont caractéristiques de l'adolescence aujourd'hui, et leur obsolescence rapide témoigne de la diversité des modèles qui sont empruntés. Le monde du marketing et de la consommation devient le pourvoyeur de repères qui permettent aux jeunes d'exister. L'univers du marketing se substitue au monde de la culture (sociale, religieuse) qui a jalonné le parcours des générations précédentes.

Le narcissisme des petites différences

Cette situation donne le sentiment de repères relativement uniformes. Pour autant, elle donne de l'importance « au narcissisme des petites différences ». Dans ces petites différences soulignées par Freud, le « look scolaire » - le résultat scolaire - devient aussi le reflet de l'image de soi. Les garçons, plus que les filles, se sentent parfois « obligés » de baisser leurs résultats scolaires pour avoir des amis.

« Le formatage auquel les adolescents se soumettent ne détruirait-il pas notre âme ? » interroge une des jeunes sur scène. « Il ne faut pas confondre l'apparence et le fond » répond Patrice Huerre. Derrière l'apparente uniformité se cache toujours un adolescent avec une identité singulière. Est plus

fondamentalement en cause « l'apparaître », ce moment où, décrit Véronique Nahoum-Grappe, l'on se dévoile aux autres. Cette image offerte - et plus ou moins construite - laisse, avec le temps, la place à la découverte de l'être, dont les particularités sont alors acceptées et positivées.

« Le formatage est aussi un apprivoisement » conclut David Le Breton. Une manière de ritualiser progressivement son apparence en suscitant le regard de l'autre. Tatouages, piercings, scarifications en sont des témoignages, comme une résistance au monde de l'image, inscrite sur la peau.

Ce que les ados ont dit au cours des sessions de préparation des forums

Chaque individu n'est pas limité à une image unique mais est plutôt la somme de différentes images ; il est nécessaire aux yeux des adolescents de proposer une image de soi différente selon le public auquel on s'adresse. Ce n'est pas que l'on cherche à être différent mais tout simplement à être à l'image des personnes que l'on fréquente. **C'est donc la pluralité des images qui ferait que chaque individu est unique (ou l'assemblage unique de ces images qui ferait l'individualité).**

Ce codage de soi renvoie à des normes. Le rapport à la norme est ambigu : les adolescents disent devoir chercher à être comme les autres - une pression que beaucoup d'adolescents ressentent de façon négative. Pourtant, elle permet d'occulter une singularité qui fait peur et est un refuge, la garantie d'exister dans un groupe dont les codes sont connus d'avance. En ce sens, les médias, la TV, la mode, ont un rôle actif dans l'uniformisation de la population adolescente.

Un certain nombre d'adolescents rejettent la norme, comme un rejet du monde des adultes. Agir ainsi, c'est aussi accepter l'existence de particularités chez chacun qui en fait un être riche, susceptible d'apporter quelque chose au groupe.

L'école est aussi le cadre de la création de groupes à travers lesquels s'esquissent des différences : enseignement général vs professionnel, rural vs urbain, filières « d'élite » vs « voies de garage ». C'est à l'école que chacun se fonde dans des groupes qui sont à la fois cause et conséquence, source et résultat des différences que l'on porte. Bien que le lycée soit perçu comme un espace qui « freine l'expression des différences », il semble être un espace où les différences sont mieux vécues qu'au collège.

VERBATIMS

« C'est la société qui juge si on est différent ou pas, c'est une question de majorité, de mœurs. »

« On joue un rôle, car il faut se faire accepter. »

« C'est difficile d'avoir confiance en soi quand on est seul, ce sont les autres qui nous donnent confiance en nous, c'est pourquoi, quelque part, il faut appartenir à la norme, sinon c'est plus difficile. »

« Tout le monde se considère différent, mais on suit tous la même mode. Celui qui veut être différent risque de devenir bizut. »

« J'ai des amis qui sont mis à part à cause de leur façon de s'habiller, leur façon d'être, leur style. Ils sont sans amis, ils n'ont pas le droit de vivre les mêmes choses que l'on vit : ils ne sont rien quoi. »

« Aujourd'hui je porte le voile et je sens le regard des gens... qui me regardent de bas en haut, et parfois j'ai peur parce que peut-être, plus tard, je ne pourrai pas trouver de travail. »

« Partir du collège m'a permis de changer d'environnement, cela m'a donné une autre chance de montrer autre chose de moi. Au collège, on a une étiquette collée dès le départ et on ne s'en débarrasse pas. On la garde pendant 4 ans. Au lycée, tout a changé. »

« Le paraître, c'est la norme, c'est une façon de protéger son être. »

« Dans le regard des autres, on n'a pas le droit d'être différent quand on est ado. »

« Je me regarde souvent dans la glace, je scrute mon apparence, mais cela ne me rassure pas, car je n'arrive pas à percevoir mon âme. L'image ne dit pas ce que l'on est réellement. L'homme s'arrête souvent à l'image car il n'est pas sûr de ce qu'il renferme. Un manque de confiance en soi, donc inconsciemment il se fie à ce que l'autre pense de lui. »

TR2 : Visible ou invisible, comment faire respecter ma différence ?

La maladie - innée ou acquise -, les différences d'aptitudes, les interrogations sur les orientations sexuelles... sont souvent des différences subies, avec lesquelles il n'est pas facile de s'épanouir. Dans ces conditions, comment faire respecter sa différence ?

Pour réfléchir à la thématique de cette seconde table ronde, sont appelés sur scène rapporteurs adolescents, **Julie LECOMTE**, du lycée Jean Rostand à Caen (Académie de Caen), **Calvin TURBET**, du lycée Gaston Lesnard à Laval (Académie de Nantes) et **Giovanni MBUNDU**, du lycée Robert de Luzarches à Amiens (Académie d'Amiens) ; les experts **Emmanuelle GODEAU** (Service médical, académie de Toulouse) et **Stéphane CLERGET**, pédopsychiatre ; et comme grand témoin, **Eric MOLINIE** (ancien Président de la Haute Autorité de Lutte contre les Discriminations et pour l'Égalité, Vice Président de l'Association des Paralysés de France).

« On apprend plus des gens handicapés que des gens normaux car malgré leur handicap, ils progressent vers la normalité ». C'est sur cette remarque d'un jeune que se termine le reportage introductif de la seconde table ronde. Atteint d'une maladie génétique qui lui a fait perdre la marche au début de l'âge adulte, Eric Molinié connaît ces questions aussi bien sur le plan de l'engagement professionnel que de la vie personnelle. « Le handicap peut être vécu comme une chance pour faire progresser les autres. Si à titre personnel, il faut arriver à se construire une vie avec le handicap, pédagogie et sensibilisation sont aussi importantes que les aides pour supprimer les préjugés et les stéréotypes. » Voici bien la question centrale de ce débat.

Tabous et préjugés

Sur scène, les trois adolescents soulignent à quel point la méconnaissance de la différence de l'autre - qu'il s'agisse de maladie ou de toute autre forme de différence - construit des idées reçues, des stéréotypes qu'il est difficile de combattre.

La différence de culture, qu'ils présentent comme une force pour découvrir les autres, reste à la fois une fierté et une source de difficulté. Mais ils soulignent qu'il est plus facile d'en parler que le handicap, qui reste « un sujet tabou ».

Pour Emmanuelle Godeau, les enfants handicapés scolarisés ne se sentent pas différents des autres. Une étude européenne, dans 41 pays, montre que le handicap véritable de ces enfants est le cumul des harcèlements et des brimades dont ils sont victimes. Quatre facteurs favorisent leur intégration : la sensibilité des filles, plus attentives, le bien-être général des élèves, le fait qu'ils aient un ami ou un proche concerné et enfin l'information ou la sensibilisation.

Eric Molinié souligne que 80% des handicaps ne se voient pas.

Une hiérarchie difficile à « déconstruire »

Selon Stéphane Clerget, certaines différences sont plus difficiles à vivre que d'autres. Les différences plus difficiles à appréhender (handicap mental) ou complexes (orientation sexuelle, enfants précoces...) subissent une double difficulté : de la part de celui ou celle qui la porte - la peur de la révélation ; de la part des pairs - la peur de l'inconnu. Un des jeunes sur le plateau témoigne que les handicaps que l'on cherche à cacher peuvent conduire à des attitudes suicidaires, conséquence des moqueries que ces différences incomprises engendrent à l'encontre de celui/celle qui les porte.

Il existe une sorte de graduation de l'acceptabilité des situations de handicap, renchérit Emmanuelle Godeau : le handicap physique, comme il est lisible et compréhensible, est en général bien accepté. Les handicaps sensoriels, en particulier la surdité, « font plus peur car on ne les comprend pas ». Les handicaps psychique et mental, a fortiori quand ils ne se voient pas comme l'autisme, sont plus délicats à faire admettre, en raison du caractère a priori imprévisible des attitudes qu'ils engendrent.

Pourtant il est possible, par l'éducation, le dialogue au sein de l'école avec les enfants et leurs enseignants, le dialogue avec les parents, de « déconstruire ces échelles de valeur » et ces stéréotypes de la stigmatisation. Dans la salle, un enseignant témoigne de la responsabilité conjointe

des enfants et des encadrants, en particulier pour le cas particulier des « frères de... », jeunes frères ou sœurs enfermés dans la représentation restrictive de leur parenté avec des jeunes handicapés. Pédagogie, certes, avance Stéphane Clerget, mais celle-ci doit trouver un indispensable complément dans l'enseignement du respect. Un adolescent atteint d'une maladie, quelle qu'elle soit, a le droit d'espérer un environnement sensibilisé à sa différence autant qu'au respect de son « secret ».

« Cette question, insiste-t-il, ne devrait pas être soulevée sous la contrainte médicale, mais faire l'objet d'un enseignement plus général, qui préserve le secret médical de l'enfant, s'il le souhaite ». Dans le public, le Pr Claude Griscelli ajoute - en citant le chiffre spectaculaire des 3 millions de personnes en France atteintes de maladies rares (35 millions en Europe) - qu'il appartient notamment aux professionnels de santé d'apprendre aux enfants concernés à accepter leur différence et les aider à prévenir les difficultés qu'ils auront à vivre dans leur vie d'adulte.

« La douleur d'une différence, c'est son caractère unique »

Les différences subies et cachées sont bien les plus difficiles à faire respecter. D'autant que les « agresseurs » sont souvent des adolescents qui portent en eux des différences que leur attitude masque aux yeux des autres. Christelle Maho, qui a engagé, avec 4 autres médiateurs, des échanges avec les adolescents dans la phase de préparation des forums, remarque que ces différences « cachées » ne conduisent pas du tout aux mêmes attitudes que les différences « choisies ». Et Stéphane Clerget d'ajouter que « ce qui fait la douleur d'une différence, c'est son caractère unique ».

« Une enquête menée pour la Fondation en 2006, notamment sur le thème des maladies chroniques, ajoute Laïla Idtaleb, montrait que la meilleure des différences était celle qui se faisait oublier ». De façon cohérente, l'enquête 2011 montre que les adolescents qui se sentent le plus mal sont ceux qui se sentent « enfermés dans leurs différences ». Les 5% d'adolescents qui se sentent très différents sont déconnectés de la vie de groupe, se sentent moins bien à l'école, ressentent plus de pression. Handicap, maladie, surpoids, différences non visibles, sont les situations qui sont déclarées les plus difficiles à vivre. « Etre différent sans les autres fait basculer dans le mal-être » conclut-elle.

Un jeune témoigne qu'il faut d'abord accepter sa différence pour pouvoir vivre avec, « sinon, on se referme sur soi ». Revendiquer sa différence pour en faire une identité pourrait être une stratégie, mais elle porte le risque d'enfermer dans un stéréotype qui freine l'expression d'autres compétences ou d'autres spécificités, remarque Stéphane Clerget.

La solution, révèle une jeune fille au cours d'un débat animé par de nombreux adolescents impliqués et réactifs, c'est de rencontrer des personnes différentes. « A force d'en parler, [dans le cas présent, d'un ami bisexuel] ça ne devient plus un sujet tabou et on découvre que la personne peut être appréciée pour autre chose que sa différence ». Cette autre fille ajoute que « le rôle des parents et de la famille, dans l'acceptation des différences entre adolescents, est très important ».

La solution se trouve aussi dans l'utilisation des médias, souligne une psychologue clinicienne. Certaines séries américaines, très prisées des jeunes, montrent qu'au lieu d'enfermer les personnes dans des clichés qui renforcent les stéréotypes, on peut leur donner une place qui valorise leurs différences de façon positive.

Peur des origines

Le Pr Philippe Jeammet rappelle que le rejet de la différence est la marque d'une peur des origines et de l'inconnu. Ce rejet de la différence renvoie à la façon dont chacun se construit : « notre image se constitue en miroir des autres et lorsque l'on rejette quelque chose, cela a à voir avec une peur que l'on porte en soi ». Le paradoxe est que le rejet n'est pas un signe de force, c'est une façon de se valoriser qui témoigne de ses propres doutes. « Arriver à se mettre à la place des autres, dit cette jeune fille, c'est une clef pour avancer ! ».

Dans sa conclusion, Eric Molinié rappelle que la différence est une caractéristique fondamentale de la vie, « dont il faut faire une richesse, et non une muraille qui enferme les communautés dans des frontières infranchissables ».

Les chemins pour la faire respecter ne sont pas seulement ceux du droit (lutte contre les discriminations). Des résultats quantitatifs, comme des procès gagnés contre des attitudes discriminantes, ne peuvent être satisfaisants. Il faut plutôt chercher à ce que ces situations ne se produisent pas, ou plus. C'est à un important travail de sensibilisation, auprès des parents, des éducateurs, des parties prenantes qu'il faut se consacrer pour faire de l'enfant différent une richesse pour tous afin de progresser vers plus d'humanité (promotion de l'égalité).

Ce que les ados ont dit au cours des sessions de préparation des forums

Il n'y a non pas deux mais trois catégories de différences avec lesquelles il faut se construire :

Différences affichées, ou non

Lorsqu'une différence est choisie, il est a priori plus facile de l'assumer ; elle peut susciter l'envie (notamment pour l'originalité qui est associée à la créativité), et traduire une force de caractère.

La différence liée aux origines et/ou au vécu représente une opportunité d'enrichissement, de différences positives, de valeurs nouvelles et différentes (enrichissement culturel, expérience de la diversité, ouverture d'esprit...). Mais tous les adolescents dans cette situation ont évoqué la difficulté à concilier culture personnelle, culture familiale d'origine et culture dominante.

Elles peuvent néanmoins être cachées, afin d'éviter aux adolescents d'avoir à les assumer.

Différences imposées au regard des autres

Le handicap physique ou mental est apparu comme la forme de différence par rapport à laquelle les adolescents sont les plus sensibles, d'autant qu'il est visible. Pourtant, face à lui, ils se retrouvent désemparés et impuissants.

Pour les adolescents atteints de handicap, la différence est plus assumée, elle n'a pas à se cacher, et même si elle n'est pas forcément visible, les autres élèves, qui en sont avertis, la prennent en compte sans s'en moquer.

La différence physique est davantage associée à la période du collège, qu'ils définissent comme celui du début de l'adolescence. Un moment où ils constatent que les changements physiques de chacun se déclarent à « contre temps », accentuant ainsi les différences perçues.

Différences subies et invisibles

Les différences qui comptent aux yeux des adolescents sont moins visibles. Elles sont liées au caractère, au mode de vie, au passé, à la culture, ou peuvent même rester cachées, comme c'est souvent le cas pour l'orientation sexuelle.

VERBATIMS

« Etre gros reste une peur importante, une différence que l'on estime difficile à vivre. Mais dans cette optique, le handicap ou la maladie constituent les vrais épouvantails, les différences que l'on aimerait ne surtout pas avoir à assumer. » [Un médiateur]

[Au sujet d'un élève handicapé] « Cela doit être la première fois en 3 ans qu'on l'entend parler plus de 10 minutes. Il a tout lâché et franchement, ça nous a apporté beaucoup. »

« Quand on fait un sport, quand on s'amuse, quand on joue, on ne fait plus de différence, cela permet de communiquer différemment, de se rencontrer, d'échanger. »

« Quelqu'un qui vient d'un milieu défavorisé ou qui est handicapé et qui réussit à force de travail et d'acharnement, ça montre l'exemple. Ça dit que si on travaille dur, même si au départ a priori on n'a pas les mêmes chances que les autres et bien, on peut y arriver. »

« Il y a une fille dans le lycée qui est handicapée... elle est toujours avec un prof qui l'aide, elle mange toujours toute seule avec lui. Nous, ça nous fait de la peine mais on ne sait pas quoi faire. »

TR3 : Les différences qui isolent, comment les prévenir ?

La différence selon qu'elle est acceptée ou rejetée par les autres, peut être génératrice de bien-être ou de mal-être. Que se passe-t-il lorsque l'on devient « victime de sa différence » ? Sont invités à en débattre **Lisa MESSAOUD**, du lycée de l'Authie à Doullens (Académie d'Amiens), **Ferdi YILDIZ**, du lycée Martin Schongauer à Colmar (Académie de Strasbourg), **Guillone GEORGES**, du lycée Hôtelier à Saint-Chamond (Académie de Lyon), **Eric VERDIER**, psychologue et **Caroline ELIACHEFF**, psychiatre.

L'évocation des différences qui isolent (« le côté obscur de la différence », dira Michel Field) conduit très rapidement les adolescents sur scène à parler du bouc émissaire, du « bolos² », de celui « qui, pour s'intégrer au groupe, cèdera aux caprices des autres », et à mots plus couverts, de l'homophobie.

Il n'y a pas de consensus sur une définition du bouc émissaire, enchérit Eric Verdier. « Globalement, dans le milieu du collège, c'est quelqu'un qui adopte un comportement qui n'est pas accepté par les autres ». Aujourd'hui le faible, demain le bon élève, celui/celle dont les préférences sexuelles ne sont pas affirmées, le gentil, le gros... « C'est souvent un maillon faible, ajoute Caroline Eliacheff... qui aurait une responsabilité dans ce qui lui arrive, ce qui n'est évidemment pas vrai. Ne devient bouc émissaire que celui qui a envie d'être aimé par les autres alors que ces « autres » le rejettent ».

Harcèlement et bouc émissaire

Le harcèlement de la personne « différente » est un phénomène de société d'origine ancienne, propre à la constitution des groupes humains. Il concerne autant les adultes que les enfants et les adolescents. Un jeune abonde dans ce sens : « le bouc émissaire, on peut fonctionner sans, mais quand il est là, on s'en sert ! ». Un phénomène qui ne peut être compris sans référence à la norme spécifique à un groupe, à une époque, à une culture dominante.

Pourquoi en parle-t-on plus aujourd'hui qu'hier ? Pour Eric Verdier, il est actuellement plus difficile d'affirmer une personnalité hors norme qu'hier. Autre facteur, ajoute Caroline Eliacheff, les adultes interviennent peu dans le phénomène, estimant que le monde est dur et que les enfants doivent savoir faire face à ces difficultés.

Un adolescent dans la salle en convient, la caractéristique de ces comportements qui isolent ceux qui en sont victimes est que « tout le monde le sait mais personne ne dit rien ». Il est difficile pour les jeunes de déjouer ces phénomènes : ne rien dire protège, parler vous expose à la contagion du harcèlement et enfin, comme le dit cette jeune fille, « on a essayé de l'intégrer, mais on a échoué ; qu'est-ce qu'on aurait pu faire ? ».

L'individuel et le collectif

Les élèves, comme les experts, se rejoignent sur les solutions : elles sont à la fois individuelles et collectives.

Il faut commencer par reconnaître que des jeunes apprécient la solitude et qu'il faut alors la respecter. Difficile exercice d'arbitrage entre l'envie d'aider, l'indifférence et le respect d'une position « contre nature ». La pression de la norme peut rendre passif par rapport à une situation de harcèlement que l'on considérerait comme inacceptable pour soi. Et certains jeunes jouissent de leur statut de bouc émissaire pour faire valoir leur différence, se créer un personnage finalement lisible, et donc respectable dans sa différence.

Dans la majorité des cas, cela entraîne néanmoins une grande souffrance, par défaut d'estime de soi et de solidarité dont ces jeunes sont victimes.

L'enquête Ipsos révèle que 17% des adolescents pensent avoir été bouc émissaire et un tiers avoir été, à un moment, exclu par les autres. Ce constat est fait majoritairement par des jeunes qui se sentent différents ou très différents. Causes et conséquences sont assez bien cernées, souligne Laïla

² Injure à la mode, en particulier chez les jeunes, synonyme de « gros nul, ringard, bouffon, pigeon, victime ». Wyktionary

Idtaleb : un processus de victimisation lié à un isolement très marqué, « du fait d'un surinvestissement de sa différence » ; un déni de différence, pour 4 adolescents sur 10 - qui disent avoir masqué leur différence et parmi eux, un quart qui renie tout ou partie de son identité. Avec pour conséquences, des conduites à risques assumées, pour notamment s'intégrer au groupe (consommation d'alcool ou de substances illicites, absences en cours...). La hiérarchie des différences « les plus à risque pour s'accomplir dans la vie » se déploie, « de celui qui n'a pas fait d'études, le gros, le dyslexique, et un peu en dessous, le malade ou le handicapé ; une hiérarchie peu différente de celle des adultes interrogés sur la même question ».

Pour boucler ce tour d'horizon, où la différence est-elle la mieux accueillie ? « Les personnes sondées accordent aux amis, parents, et entourage de protéger le mieux la différence. En revanche, ceux qui se sentent différents sont moins nombreux à croire qu'ils seront bien accueillis à l'école, dans les institutions publiques et les entreprises ».

La mobilisation de la collectivité ?

La solution du recours aux parents, à l'ami(e), à l'assistante sociale, à l'infirmière, à l'enseignant est possible mais difficile à défaut de disposer dans les établissements d'un cadre adapté, souligne Caroline Eliacheff ; « les élèves les plus gravement harcelés n'y auraient sans doute pas accès, tant leur solitude et leur silence sont grands ». A la différence des pays nordiques, le chemin de la prévention de ces situations en France n'est pas encore bien balisé. Là-bas, le traitement de la question relève d'une mobilisation conjointe de la communauté éducative, de l'ensemble des parents, de l'ensemble des élèves et de la référence à un règlement fort. Il faudrait plus responsabiliser les jeunes, souligne Eric Verdier : sentinelles, pairs médiateurs, doivent aussi aider à reconnaître des situations d'isolement.

Délation ?

La question de la délacion, abordée dans le débat, témoigne de la difficulté à agir. « On peut dénoncer à nos dépens, remarque cette jeune fille. Ne faudrait-il pas agir avant que les discriminations ne se manifestent ? ». Caroline Eliacheff souligne qu'il n'est sans doute pas possible de trouver des solutions à l'avance, compte-tenu de la diversité des situations. Mais la question de son attitude face à une situation de discrimination peut être abordée par anticipation. L'expérience des classes Ulis porte témoignage que, lorsque la différence est « apprivoisée » par le contact (en l'occurrence) entre des élèves porteurs d'un handicap mental et des élèves « normaux », les choses se passent bien. Pour cet élève qui participe à l'expérience, « avant la mise en place dans notre classe des « Ulis », ces élèves étaient clairement rejetés. Nous les aidons à s'intégrer, ils nous aident à mieux les connaître ; cela nous enrichit ». « Il faudrait élargir ce type de dispositif au lycée et pas seulement à une classe, témoigne cette autre élève ; les filières créent aussi de l'exclusion ! ».

Des mains se lèvent de toute la salle, remarque Michel Field. « On s'est tous moqué de quelqu'un note ce jeune homme. Je me souviens de cette fille qui, un jour, est arrivée en pleurant en cours. On s'est dit, qu'est-ce qu'on a fait ? On est allé trop loin ? Aujourd'hui on a compris, on ne se moque plus, et elle fait partie de notre groupe ».

Si beaucoup de situations paraissent figées, Caroline Eliacheff tient à souligner que « l'on ne fait pas forcément une carrière de victime. Un changement dans la classe, de la personne, dans son environnement, peut la faire sortir de cette identité ».

« Et le harceleur qui a envie de changer, comment faire pour l'aider à arrêter d'harceler les autres ? » demande cette jeune ambassadrice des droits de l'enfant³. Situation compliquée, répond Eric Verdier, car il faut comprendre ce qui, dans l'intimité de la personne, la conduit dans cette situation. Un harceleur à l'école peut être un harcelé dans le cercle familial, remarque Caroline Eliacheff. La

³ Les Jeunes Ambassadeurs des droits de l'enfant, âgés de 18 à 25 ans, agissent dans le cadre du service civil volontaire pour faire connaître la Convention internationale des droits de l'enfant (CIDE) aux enfants, adolescents et adultes qui les entourent.

complexité des situations ne permet pas d'envisager des solutions « toutes faites ». Il faut sans doute accompagner l'émergence de solutions par une mobilisation accrue des parents et des éducateurs, une prise en compte simultanée de la situation du harceleur, du harcelé et des témoins passifs.

La lâcheté qui protège

Grand témoin de cette table ronde, le Pr **Marcel Rufo** abonde dans ce sens. A travers une histoire personnelle, il raconte comment la peur de la contamination, de devenir victime par rebond, conduit souvent des jeunes à être témoins - et finalement acteurs - de ségrégations.

De ces situations imposées par le groupe, beaucoup de jeunes souffrent. 1/3 des élèves qui sont sortis du système scolaire déclarent avoir souffert de phobies scolaires, engendrées par la peur de se faire railler par un groupe d'élèves.

La peur et la souffrance de ne pas être compris alimentent les comportements suicidaires. Alors, dit-il comme un avertissement, « être témoin d'un comportement qui stigmatise et ne rien faire, c'est devenir harceleur ». Observation accentuée par le fait que les professionnels de santé reconnaissent que les jeunes qui ont eu des comportements de harcèlement seront exposés à plus de risques dans leur vie, de violences, de ruptures sociales, de troubles de la conjugalité...

Mais l'avertissement ne se limite pas aux jeunes : « pourquoi y a-t-il davantage de parents qui déclarent des harcèlements que des enseignants ? », « intervenez, dit-il à l'assistance, sinon, vous serez aussi condamnables que l'agresseur, vous deviendrez bourreaux ! ».

Ce que les ados ont dit au cours des sessions de préparation des forums

Visible ou non visible, la différence semble rarement revendiquée. Elle est plutôt perçue comme le produit du regard que les autres posent sur l'adolescent.

Différences négatives

Les différences qui reposent sur des faits objectifs, physiques en premier lieu (couleur de peau, être maigre ou gros, plus grand ou plus petit que la moyenne) peuvent être vécues plutôt négativement (racisme, moquerie...). Mais ces différences-là ne sont pas vraiment importantes aux yeux des ados.

Dans la vie de nombre d'adolescents, est différent avant tout celui qui ne s'intègre pas.

Lorsque la différence comme seul attribut persiste, lorsque l'intégration d'un camarade ne se fait pas, les élèves se sentent impuissants et désemparés. Des situations à risque qui sont une porte ouverte à l'isolement, à l'exclusion et à la discrimination.

Les adolescents ne nient pas leur capacité à isoler ou à discriminer. Ils en détaillent le mécanisme par une hiérarchisation des attitudes de rejet : par le regard, l'évitement, les commentaires (directs et indirects), les insultes et finalement les violences physiques (rares, et plutôt à l'extérieur de l'école).

La disponibilité des téléphones multimédias, et leur corolaire que sont les réseaux sociaux, paraissent jouer un rôle d'accélérateur de la persécution. Par exemple via des vidéos : « si tu te fais défoncer, il y en a toujours un pour filmer et avec Facebook, ça tourne vite ».

Victimes ou bourreaux, beaucoup d'adolescents vont largement dans le sens d'une responsabilité partagée entre les agresseurs et les victimes (« il a trop voulu s'intégrer », « il est dans son monde », « il a démissionné »...).

Différences de filières

Les adolescents identifient, plus volontiers que le rejet de l'homosexualité, les attitudes de défiance entre lycée professionnel et lycée général, entre filière scientifique et filière technologique. La hiérarchie de la réussite scolaire est une norme intégrée permettant la distinction et la classification entre groupes d'adolescents. Une distinction pouvant prendre la forme du rejet, de la discrimination et parfois de la violence.

VERBATIMS

« A être trop différent, on se retrouve exclu. »

« Je pense qu'au lycée, on peut vivre le même bizutage qu'au collège, sauf qu'au lycée, on l'extériorise moins et on garde davantage la souffrance pour soi. »

« Au lycée, il y a un homo, et un jour, lorsque j'allais aux toilettes, j'ai vu ce garçon qui y allait aussi, et au moment d'entrer, il y a 3 garçons, des amis, qui en sortaient. Ils lui ont dit « ici c'est pour les garçons ». A ce moment-là, j'ai eu honte d'être leur amie. »

« Il y avait un garçon dans la classe qui ne parlait à personne, il était complètement renfermé, on aurait dit qu'il avait peur des autres. Nous, on a essayé de l'intégrer, de lui parler, de faire des trucs avec lui, mais on n'a pas réussi. Il ne parlait qu'à une seule personne, mais il n'y avait rien à faire, c'était trop tard. »

« On devient bourreau pour ne pas être victime. »

« Quand j'étais au collège, j'étais timide et renfermée. Je n'allais pas vers les autres. Du coup, je me suis retrouvée toute seule et cela n'a fait qu'empirer. Cela a duré pendant tout le collège. J'en ai beaucoup souffert et c'est difficile pour moi d'en parler. Quand je suis arrivée au lycée, j'ai décidé de prendre sur moi et d'aller vers les autres pour que cela ne recommence pas. Au collège, tout le monde me connaissait, j'étais marquée. »

« Nous, parce qu'on est en LEP, on nous appelle les lépreux. »

« Un jour, je suis arrivé dans la classe et quelqu'un du lycée avait écrit au tableau, « Exterminez les STG ». »

TR 4 : Ma singularité, une force pour me construire ?

La différence apparaît davantage dans le débat public comme un « problème à gérer » que comme une force. Que faire pour la positiver, la reconnaître sans lui nuire, la soutenir quand elle est un frein à l'épanouissement ?

Pour cette dernière table ronde, le forum avait le plaisir d'accueillir un lycéen venu spécialement de Guyane, **Ibrahim SOEROPAIMAN**, du lycée Léopold Elfort à Mana (Académie de Guyane), et **Justine MARIE-LUCE**, du lycée Renée Bonnet à Toulouse (Académie de Toulouse), accompagnés sur le plateau d'**Alain BRACONNIER**, médecin et psychanalyste et de **Bernard HUGONNIER**, chef de bureau à l'OCDE.

« Oui, pour nous, en Guyane, notre différence est une force. » Cela ne fait aucun doute, et citant Voltaire, Ibrahim souligne que juger selon les apparences n'est pas dans sa culture. « Chaque coin de rue nous fait croiser un blanc, un noir, un chocolat. On se sent à la fois unique et normal ; grâce au métissage, on ne voit pas les différences. »

Pour Alain Braconnier, du fait de ses nombreuses facettes, on ne passe pas de la dimension négative de la différence à sa dimension positive de façon volontaire. C'est en grandissant, en prenant de la maturité que l'attrait de la différence apparaît. Cette notion est corroborée par le fait, confirmé par l'enquête Ipsos santé, que les adolescents qui se sentent différents se disent aussi plus mûrs. Dans les sociétés très ouvertes aux cultures et aux origines différentes, les différences ne se voient plus et cette particularité doit inspirer les sociétés plus « mono culturelles ».

Ouverture européenne

Précisément, en Europe, comment cette question est-elle traitée ? Bernard Hugonnier, qui analyse régulièrement les systèmes éducatifs en Europe, relève la performance de la Finlande dans sa capacité à aider, précisément, les élèves en difficulté. Alors que le système éducatif français apporte un soutien spécifique à 10% de ses jeunes, la Finlande en soutient 35%. Un chiffre à rapporter aux 25% de jeunes estimés en difficulté dans les pays occidentaux : 10% affectés de handicaps organiques (90 000 en France), 5% de troubles de l'apprentissage, 10% de pauvreté, de difficultés liées à la monoparentalité ou aux origines culturelles et géographiques.

Ces chiffres témoignent de l'importance de la dimension éducative, et de la responsabilité des parents dans l'apprentissage des différences et la lutte contre les discriminations. « Il n'y a pas de harcèlement sans témoin, ajoute Bernard Hugonnier ; dans les pays nordiques, des actions collectives sont entreprises pour informer les jeunes, les rendre acteurs, y compris le harceleur qui est invité à proposer des solutions. »

Une question de culture ?

La culture dominante détermine l'acceptation de la différence. Le Canada, cite à nouveau Bernard Hugonnier, accueille bien la différence. Dans ce pays né de l'immigration, « le migrant est un atout ». Les programmes scolaires intègrent des éléments de la culture des immigrants. Il est vrai que lorsque « l'on voit la différence tous les jours, ajoute cette jeune fille réunionnaise, on se sent plus tolérant ».

« N'ayez pas peur », remarque Laïla Idtaleb en commentant le dernier volet de l'étude. Même si 9 adolescents sur 10 pensent que la différence est source de richesse, elle fait toujours peur. Mais 1/3 des adolescents qui se sentent différents se sentent aussi plus mûrs que les autres. « On peut se demander si la différence fait grandir. Ces adolescents sentent moins la pression du groupe, plus intégrés au monde des adultes ». Un cap qui permet à la fois de se sentir fier de ses différences (2/3 des adolescents en question) et d'intégrer que l'on puisse être ou avoir été victime d'exclusion. « L'étude montre que ceux qui pensent que la différence est une richesse sont ceux qui en tirent le plus de bénéfices. Ils se posent moins de questions sur leur normalité et montrent ainsi, comme les chiffres, que la différence est partout ! ».

D'accord, dit cette autre ambassadrice des droits des enfants, « mais on a tous besoin de se ranger... ou d'être rangés dans des cases. Sans cette étiquette, on n'est rien... et on devient ce que cette catégorie nous impose ».

En trop voulant respecter les différences, ne prend-on pas le risque de les « réifier », interroge Michel Field. « Il y a dans nos sociétés une pensée commune qui est que la différence renvoie à des grandes difficultés, répond Alain Braconnier. Je crois au contraire que, dans les bonnes proportions, elle peut être effectivement une force, une curiosité, une ouverture vers le monde. Si on s'en réclame de façon trop formelle, alors on renferme cette richesse, qui est celle d'avoir son originalité. » Originalité apprivoisée parfois à l'excès, par l'organisation de groupes « de différents », qui par leur existence, en atténue la visibilité. Pour la très grande majorité des adolescents, il n'en demeure pas moins une quête de reconnaissance de la différence, comme un idéal. « Cette quête est importante, insiste-t-il, car dans la vie quotidienne, les choses ne sont pas si évidentes. »

La plasticité de l'intelligence comme ressource

Le Pr **Boris Cyrulnik**, grand témoin de cette dernière table ronde, relève deux observations : la haine des différences est la marque des dictatures - qui ne tolèrent pas la différence par rapport au modèle que représente le chef. La seconde, plus positive, est celle « de la plasticité de l'intelligence ». Elle contrarie la notion de déterminisme, de destin écrit à l'avance. Par exemple, la plupart des membres du Collège de France ont été des mauvais élèves, raconte-t-il ; « mais quelque chose les a réveillés : un événement, une femme, un homme, une rencontre... Quelque chose qui a provoqué un changement en eux et les a motivés à rattraper leur retard ».

L'exemple de l'Europe du Nord montre une autre façon de penser l'avenir des enfants, dans laquelle la plasticité joue un rôle majeur. L'effort particulier entrepris pour apporter une sécurité affective aux enfants petits a pour effet de limiter à 1% le nombre d'enfants illettrés et en difficulté scolaire dans les années ultérieures. « Les Finlandais qui étaient champions européens du suicide, ont vu leur taux de suicide baisser de 40% en 10 ans ! ». Il faut y voir la conséquence de la sécurité affective offerte dans les plus jeunes années.

Guérir « la blessure d'avenir »

Plus globalement, dans les sociétés occidentales, pour faire de ses différences une force, la génération actuelle aura à résoudre « la blessure d'avenir » que représente l'immigration. Les mouvements des populations seront un problème majeur du 21^{ème} siècle, avance Boris Cyrulnik. Plusieurs stratégies s'offrent aux pays d'accueil : l'assimilation, la cohabitation, l'intégration, ou le rejet. L'assimilation, qui conduit à renoncer à sa culture d'origine, a conduit la seconde génération de migrants, celle des jeunes d'origine africaine ou nord-africaine d'aujourd'hui, à un malaise identitaire et un repli qui conduit jusqu'au rejet des valeurs de leur pays d'accueil. L'intégration au contraire permet de respecter la fierté de la culture d'origine tout en offrant l'apprentissage des valeurs du pays d'accueil. Dans ce cas, chacun apporte quelque chose à l'autre. Dans la cohabitation, souligne Boris Cyrulnik, personne n'apporte rien à l'autre et l'absence d'empathie se traduit par un manque d'intérêt pour tout ce qui arrive à l'autre. Le rejet conduit à l'émergence de leaders, souvent appréciés des autres, qui vont organiser par la force des stratégies de défense ou de persécution des minorités. Dans cette dernière attitude, tout le monde est perdant. Des conséquences des flux migratoires aux groupes d'adolescents, les similitudes sont frappantes. « C'est à tous de faire la culture de son pays, quelles que soient notre histoire et nos particularités, nous n'avons pas de raison de rester prisonniers de notre passé ! ».

Bernard Hugonnier reprend cet appel optimiste en ajoutant que l'acceptation de l'altérité dans une société dépend beaucoup de ses jeunes. « Non seulement il faut accepter la différence, mais il faut aussi admirer la différence d'autrui ». Il ajoute que la quête du respect de la différence doit se construire et s'accompagner. « La perception de la différence de l'autre est l'éveil de la conscience, complète Boris Cyrulnik, et l'on peut tomber gravement malade de la privation d'un autre ; être seul, c'est ne pas être. Une identité est une interaction qui se construit ».

Ce que les ados ont dit au cours des sessions de préparation des forums

La différence, un atout potentiel

Pour les adolescents présents dans les groupes de travail, la différence constitue un atout potentiel lorsqu'elle est perçue comme un moyen de s'affirmer. Elle devient positive lorsque celle-ci est choisie, assumée et acceptée (via les choix vestimentaires, culturels, le sport).

Cette capacité à établir sa différence paraît liée à la période du lycée. Se différencier, c'est grandir aussi. Parce qu'au collège, « tout le monde est sous influence », tandis qu'au lycée, « on devient plus mature ».

Certains élèves évoquent la difficulté à concilier culture familiale d'origine et culture dominante. Si bien que les mélanges se font difficilement. « Les noirs, on est beaucoup entre nous », « les Turcs, ils restent ensemble ». Et que les spécificités peuvent être difficiles à porter, « je suis musulman et je suis donc confronté au racisme », ou même à concilier, « mon père est congolais, ma mère est française, et je ne sais pas de quel côté me mettre ».

Beaucoup reconnaissent que l'éducation (notamment l'école et la famille) est le principal levier pour limiter les conséquences de la mise en exergue négative de certaines différences.

Les parents sont, par leurs comportements et attitudes, les principaux vecteurs de stigmatisation de certaines particularités qui contribuent à la mise à l'écart de certains (couleur de peau, handicap, accent...).

De même, les enseignants peuvent contribuer à la stigmatisation de différences lorsque l'adolescent ne répond pas à certaines normes.

Les leviers positifs

Une série d'actions de sensibilisation est proposée par les élèves qui ont réfléchi à cette thématique. De façon assez homogène, le lycée émerge comme lieu de référence :

Au niveau du lycée :

Proposition de club théâtre pour mettre en scène les moyens de respecter la différence ; réalisation de court-métrages, promotion à travers les médias (publicité) ; sensibilisation à travers le sport, l'utilisation des réseaux sociaux, les activités scolaires ou extrascolaires, des forums de jeunes ; interventions dans les classes (primaires, collèges...).

Au niveau de la vie citoyenne :

S'opposer personnellement aux discriminations, rencontrer des associations pour sensibiliser mais aussi pour soi-même pouvoir se confier ; s'engager dans le Service Civique et/ou dans les conseils municipaux de jeunes, puis les conseils municipaux d'adultes.

La Loi pour faire respecter les différences - l'égalité et la fraternité ; témoigner et partager son expérience positive pour donner l'exemple.

VERBATIMS

« Accepter sa différence, c'est accepter la différence de l'autre. »

« Notre ennemi n'est pas la méchanceté de l'autre, mais l'ignorance. On pense savoir, mais en réalité on ne sait rien. »

« Au lycée, c'est l'indifférence qui permet la différence : « je te tolère parce que je t'ignore. » »

« Le lycée n'est pas un lieu neutre où l'on peut tout mettre à plat, c'est un lieu de confrontation, où l'on apprend aussi à se connaître, à connaître l'autre et les différences. En y passant du temps, on comprend mieux ce que les autres vivent, on s'ouvre. »

« Le vécu de la différence rend difficile de positiver sur ce point, et l'adolescence n'arrange pas forcément les choses : « plus on grandit, plus on a honte ». « Et la capacité de sociabiliser qui semble nécessiter, au moins en partie, de ressembler aux autres, reste une préoccupation première. » [Un médiateur]

« La différence positive est avant tout identifiée comme celle qui est valorisée par le regard des autres. » [Un médiateur]

Porter une envie d'échange

Pour conclure ce forum, le Pr Philippe Jeammet souligne la richesse de ses débats, stimulé par les très nombreux témoignages et questions des adolescents.

L'intérêt suscité par la question du bouc émissaire est révélatrice du fil rouge de la réflexion sur les différences. « Comment arriver à exister sans que la différence ne se transforme en hiérarchie ? Autour de cette question se joue une inquiétude fondamentale qui est celle de savoir comment exister, avec ce que l'on a et ce que l'on n'a pas ». Une vie en quête de valeurs, de réassurance, de recherche d'épanouissement de nos potentialités. Et si les adultes, dans ce domaine, donnaient l'exemple ? Organiser des forums autour des lycées, en lien avec les mairies, avec le recours à des experts extérieurs, permettrait de donner la parole aux jeunes sur ce qu'ils ont envie de faire de leur vie. « L'école est un lieu d'acquisition des savoirs, elle doit être aussi un lieu de rencontre entre adultes et entre jeunes. C'est l'ambition que porte ce forum : celle de porter une envie d'échanges ».

Une ambition qui pourrait, en 2012, porter sur le thème de la différence entre les générations, au sein de la fratrie et sur les liens intergénérationnels, 3^{ème} et dernière étape d'un cycle d'analyse des différences entamé en 2010.